

XYZ. La revue de la nouvelle

Leonardo Sciascia, *Les Oncles de Sicile*, Paris, éd. Gallimard, coll. «Folio», 1985, 286 p.

Michèle Salesse



Volume 1, Number 4, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Salesse, M. (1985). Review of [Leonardo Sciascia, *Les Oncles de Sicile*, Paris, éd. Gallimard, coll. «Folio», 1985, 286 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, 1(4), 69–70.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

vant.» (p. 128); «Très bientôt, il se mettrait à ressasser sa vie [...]» (p. 160).

Les histoires de Matt Cohen s'attardent à décrire des épisodes de vie qu'il a bien connus et nous invitent aussi à partager des perceptions qu'il identifie de très près à sa vision de l'existence. Avidé de détails révélateurs, il trace des portraits véridiques de gens auxquels il prête sa personnalité avec beaucoup de justesse.

En plus de jeter un regard lucide sur la vie, l'auteur exprime sa façon d'envisager un rythme vital

mouvementé, ce qui confirme son implication tout entière dans l'intensité du moment, telle qu'il la conçoit. Une réussite intéressante que ce tableau social de *Café Le Dog*.

Marie-Josée Rinfret

-
1. Matt Cohen, *Café Le Dog*, (traduit de l'anglais par Louise Anaouil), Montréal, éd. Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1985, 208 p.

Leonardo Sciascia

Les Oncles de Sicile

Les Oncles de Sicile de Leonardo Sciascia¹ vient d'être réédité dans la collection Folio. Cet auteur sicilien, né en 1921, est surtout connu pour ses récits de fiction: *le Jour de la chouette*, *le Conseil d'Égypte*, *Todo Modo* et *le Contexte* (adapté au cinéma sous le titre *Cadavres exquis*).

Quatre nouvelles composent ce recueil: «Quarante-huit», «l'Antimoine», «la Tante d'Amérique» et «la Mort de Staline». Ces récits ont pour toile de fond quelques grands problèmes politiques et sociaux de l'Italie du Sud.

«Quarante-huit», par allusion aux événements de 1848 en Sicile, évoque la conversion idéologique du

baron Garziano, hobereau monarchiste. L'histoire de ce gentilhomme campagnard de petite noblesse est racontée par le fils de son horticulteur. Dans cette nouvelle, l'auteur souligne l'importance et la gravité des responsabilités des barons dans l'histoire de ce pays.

Pour écrire «l'Antimoine», L. Sciascia s'est inspiré de son enfance. Petit-fils et fils d'employés des mines, il a recueilli les témoignages et les souvenirs des paysans et des mineurs de soufre dans son village (Racalmuto dans la province d'Agrigente); les habitants de ce village s'étaient joints aux franquistes pendant la guerre d'Espagne. C'est à la lecture de *l'Espoir* de Malraux

que l'idée lui est venue d'écrire cette nouvelle; d'ailleurs, un passage de «l'Antimoine» est dédié à Malraux. C'est à la fois une réflexion sur la guerre et sur le sens de la vie, mais aussi l'opposition d'un idéal avec les valeurs et les désirs d'une société.

La troisième nouvelle, «la Tante d'Amérique», évoque la Libération lors de la dernière guerre mondiale, l'arrivée des Américains et de toute la mythologie qui entoure cette société dite d'abondance, mais aussi son incompréhension du peuple italien. Dans ce récit, tout Italien du Sud a une tante en Amérique et cette tante représente l'antithèse de la pauvreté. Le symbole américain de l'abondance explose littéralement montrant une toute autre réalité.

Dans la dernière nouvelle, «la Mort de Staline», un Italien démythifie le peuple russe et son dirigeant. En effet, pour Calogero, Staline représente la grandeur, la puissance, la bonté et la lucidité. «Le camarade Staline est l'oncle de tous, le protecteur des pauvres et des faibles.» (p. 254). Les révélations du XX^e Congrès démoliront le «culte de la personnalité».

Dans ces quatre nouvelles, l'histoire hante le vécu des personnages et suscite une réflexion par l'opposition ou les nuances entre la pensée du narrateur et l'idéologie véhiculée par la société. Tous les récits sont écrits au «je». Ce choix de l'auteur leur donne une authenticité et une dimension émotive qu'une narration indirecte aurait pu

difficilement communiquer. En effet, le témoignage direct semble refléter une conscience historique. L'écriture de Leonardo Sciascia est tantôt percutante, tantôt analytique, tantôt colorée.

L'intérêt de *les Oncles de Sicile* tient à l'actualisation de certaines parties de l'histoire de l'Italie du Sud, qui, combinée à la fiction, présente parfois par des raccourcis saisissants le vécu d'un peuple. L'identité sociale des protagonistes y est claire. Nous voyons comment les personnages perçoivent leur environnement et y répondent. La dimension sociale et politique mise en place favorise d'ailleurs les interactions. La surdétermination de certaines représentations montre un univers imaginaire où rêves et fantasmes se côtoient. Cependant, il ne demeure pas longtemps, car le quotidien ou les événements ont tôt fait de ramener les personnages à leur dure réalité. L'itinéraire des personnages prend alors une dimension symbolique... et fort intéressante.

Michèle Salesses

1. Leonardo Sciascia, *Les Oncles de Sicile*, Paris, éd. Gallimard, coll. «Folio», 1985, 286 p.